

CXIII. — A L'ERMITAGE

Laissons la fille d'Ellen Mercy poursuivre son voyage hasardeux en compagnie de Martial.

Des forêts où ils sont engagés, revenons vers d'autres forêts, où l'homme menacé par ses semblables se réfugie chaque fois qu'il le peut, comme si, rapproché davantage de la vie menée par les humains aux âges primitifs, il avait moins à craindre.

C'est beaucoup plus au Nord.

Un jeune homme au visage à la fois affiné et viril y songe à celle qui erre ailleurs sous la conduite de l'écuyer d'Henri de Mercourt.

Ce jeune homme c'est Julien d'Avenel.

Continuant à séjourner dans la chaumière de l'ermite qui avait consenti avec ses deux compagnons de route et de souffrances, il y attendait que les graves blessures reçues par Christie de Clinthill fussent en voie de guérison, ainsi que le mal causé à la charmante et courageuse Ketty par la balle d'un des gardiens aux gages de l'abominable Stewart Bolton.

Le jour vint enfin où, par la vertu des simples employés par le solitaire, en guise de médicaments, à moins que ce ne fût grâce à l'effet de ses prières mêlées aux imprécations du capitaine d'armes, et à ses traitements secrets, un mieux réellement sensible se manifesta chez la jeune femme.

Du coup, il sembla à Christie de Clinthill qu'il était lui-même complètement rétabli.

Le jour vint où elle se déclara positivement en état de se remettre en route.

En prévision de ce moment, le soldat avait fait boucaner des quartiers de gibier, soigneusement enveloppés de feuilles aromatiques.

Enfin, un matin, les trois voyageurs reprirent le bâton du vagabond que tout homme est sur la terre !

Ils firent de touchants adieux au solitaire qui les avait accueillis et soignés avec tant de bonté.

L'existence hasardeuse des coureurs de forêts recommençait donc pour eux.

Ils étaient partis à l'aube afin de pouvoir faire un assez long trajet avant la nuit.

Mais il fallait, d'autre part, compter avec la convalescence de la jeune femme.

Aussi, étant arrivés vers le milieu du jour au bord d'une étroite et fraîche rivière, y firent-ils halte.

C'était dans un site délicieux, comme si les plus agréables prémisses voulaient saluer cette première journée.

Lorsqu'ils en repartirent, ils étaient complètement reposés, les uns et les autres.

Ils marchaient sans hâte, afin de ménager les forces de leur compagnie.

Il fallait que l'entraînement à la marche lui vint peu à peu, afin qu'elle n'en fût pas trop éprouvée.

Christie tournait ses regards vers elle avec une sollicitude inquiète.

Ketty lui souriait alors.

Et le soldat se surprit parfois à chantonner.

Lorsque le soir vint, le crépuscule, si inquiétant toujours au milieu des vastes solitudes, les trouva réunis sous un large sapin centenaire, dont l'extrémité des branches, ployant sous le poids de leurs ramures, effleurait le sol.

Ils y seraient garantis aussi suffisamment qu'ils pouvaient l'espérer contre la fraîcheur de la nuit.

Rien ne vint troubler leur sommeil.

Lorsque le lendemain le jour parut. Ketty regarda son mari d'un air presque heureux.

Elle ne ressentait aucun mal de cette nuit passée en plein air.

Au contraire !

Elle était rajeunie !

Tranquillisé, rassuré, Christie fit jaillir des étincelles du contact de deux silex dont il avait eu soin de se munir, et un feu clair chanta bientôt.

Lorsque les branches furent consommées, Christie, expert comme un boucanier, écarta la braise et plaça au-dessus, enfilées à des branchettes encore vertes et difficilement combustibles, quelques tranches de venaison.

La fraîcheur leur donnait faim et ils trouvèrent exquis ce repas substantiel mais sommaire.

L'appétit qu'ils venaient de montrer indiquait qu'ils étaient vigoureux et dispos.

Et leur repas terminé, ils se remirent allégrement en route. Christie, marchant en tête, sifflait un air militaire pour entraîner le pas.

CXIV. — L'ESPION AU CAMP

Le fils du chevalier d'Avenel, Christie, l'impeccable soldat, et Ketty, toujours aussi charmante qu'elle était vaillante, n'étaient pas les seuls à avoir pour objectif le manoir de Claymore.

Stewart Bolton s'était juré d'y retourner lui aussi.

Plus d'argent, plus de cheval, plus aucune ressource au milieu de cette contrée naturellement déserte et rendue plus désolante encore par la guerre : la situation devenait critique pour lui.

Le misérable était obligé de voyager à pied, seul, à la merci du plus faible ennemi.

C'était le châtement qui commençait.

Son effroyable détresse ne cessa qu'à son arrivée au camp anglais où il s'était arrêté autrefois, lorsqu'il avait quitté les ruines avec Julien garrotté entre les deux estafiers.

L'espion avait conservé, concentré le peu de forces qui lui restait pour arriver jusque-là, où cent fois il avait désespéré de parvenir.

Lorsqu'il atteignit les approches du camp, les sentinelles, en apercevant ce cadavre ambulante, cette ruine d'homme aux vêtements en loques, furent sur le point d'achever d'un coup d'arquebuse sa misérable vie.

Mais l'abject personnage tomba à genoux, les mains jointes, implorant leur pitié.

Il avait été dépouillé et traité de la sorte par les Ecossais, prétendit-il.

Et il demanda d'une voix râlant à être conduit au chef.

Il avait les plus graves communications à lui faire, assurait-il, mêlant les noms de Somerset et du lord anglais, qui commandait l'expédition... Les factionnaires le remirent alors à l'officier du poste de grand'garde dont ils dépendaient.

Celui-ci voulut interroger le nouveau venu.

— Quelque chose à manger, de grâce, supplia Stewart Bolton. Je vous satisferai ensuite, je vous dirai tout ce que vous voudrez.

Le chef de poste lui fit donner une écuellée de soupe et le misérable se jeta dessus comme l'aurait fait un chien affamé.

Il demanda ensuite à boire.

Un soldat lui tendit sa gourde d'eau-de-vie de genièvre.

Stewart Bolton demeura un instant comme anéanti, assommé par le liquide qu'il venait d'absorber.

Il sortit de cet état, essuya la sueur qui coulait de son front, ruisselait de ses tempes, de ses joues.

S'adressant ensuite à l'officier, il lui dit :

— Si vous croyez maintenant devoir me poser quelques questions, faites-le. Mais il vaudrait mieux me faire conduire auprès de votre général et je communiquerai ce que je dois lui apprendre.

L'officier se rappela en effet le séjour fait autrefois dans le camp par l'agent et ses estafiers encadrant entre eux le fils de Walter d'Avenel ligotté...

Mais il lui était impossible de reconnaître dans l'individu hâve, cadavérique, en haillons, qui se trainait devant lui et d'aspect réellement abject dans cet état, le cavalier à l'attitude à la fois sournoise et arrogante qui avait franchi leurs lignes à cette époque.

Cependant les détails fournis par cet individu étaient précis.

Et il donna ordre à un sergent de le mener au quartier du commandant du camp, après l'avoir fait entourer d'une solide escouade pour le cas où l'on aurait en lui un espion particulièrement rusé et adroit.

Stewart Bolton arriva ainsi jusqu'à la tente du chef où on lui enleva son bandeau.

Prévenu que l'homme qui s'était présenté à ses avant-postes prétendait avoir une communication importante à lui faire, le général anglais l'interrogea.

— Qui es-tu et que me veux-tu ? demanda-t-il avec hauteur, peu favorablement disposé lui aussi par l'aspect de ce nouveau venu.

— Ceci va apprendre à Votre Honneur qui je suis, répliqua Stewart Bolton au commandant du camp.

Et il lui tendit le mandat qu'il avait déjà présenté à son passage précédent. Le général reconnut le papier du premier coup d'œil.

Et toisant avec rudesse son visiteur de mauvaise mine :

— Où as-tu volé ça ?

— Je ne l'ai pas volé, messire.

— Où l'as-tu trouvé alors ? Parle, vite, si tu ne veux pas que je fasse attacher à ton intention quelques brasses de corde à une branche d'arbre.

Stewart Bolton verdit.

CHOCOLAT HÉRELLE

{ Par demi-livres et quarts. — Quatre qualités. — Croquettes. Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes-
Déjeuner, Napolitains. **LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER,**